



Marion Poschmann

Sun Position

Novel

(Original German title: Die Sonnenposition. Roman)

337 pages, Clothbound

© Suhrkamp Verlag Berlin 2013

1 Prologue : Sol invictus

Le soleil s’effrite. À chaque fois que l’activité de la salle à manger bat son plein, les pas lourds faisant vibrer l’édifice provoquent la chute de morceaux de stuc du plafond. Le câble du lustre, un spécimen datant de l’époque de l’ancienne RDA, est suspendu au milieu du soleil. Ses tiges de laiton se déployant à partir d’un axe central portent les ampoules situées à leurs extrémités, elles sont dissimulées jusqu’à leur calotte par des tulipes de verre opale en forme de petites cornes d’abondance qui diffusent leurs faisceaux lumineux, tel un soleil. Il ne reste guère plus que la moitié du soleil de stuc agencé au-dessus. À chaque repas, de nouveaux fragments de plâtre pleuvent sur le sol, la chute d’un lambeau dans le potage d’un malade a même imposé une nouvelle disposition des tables, la place centrale s’en trouve à présent libérée. Après chaque service, telle une poudre fine, de petits éclats blancs gisent sur le sol de linoléum, parfois on relève également quelques morceaux de plus grande taille ; au terme de chaque repas pris en commun, la salle est nettoyée à la serpillère.

Ces serpillères informes et grises sont ensuite mises à sécher sur les radiateurs ; ce gris qui s’estompe et qui anéantit tout, absorbant la poussière depuis des années, continuant sans cesse de l’avaloir, est étendu sur place, avachi et humide, exclusivement pendant les pauses. Entre ces serpillères étalées, les reliefs métalliques des décors végétaux, quelques sarments élégamment hors d’âge, s’élèvent sur les colonnes laquées de blanc des radiateurs, les matières en suspension s’y déposent de manière à leur offrir un dégradé de saleté incrustée, leur procurant une profondeur d’allure aristocratique. Imitant la berce, ces guirlandes très solides sont

extrêmement difficiles à nettoyer, il faudrait une préposée au ménage qui passe quotidiennement son plumeau entre les colonnes en y faisant virevolter les parties duveteuses, ou encore introduisant entre elles une de ces tiges pourvues de brosses synthétiques qui ressemblent à un goupillon de grande taille et qui étincèlent de leurs couleurs fluorescentes de fête foraine ; compte tenu de leur stérilité, ces derniers instruments seraient très certainement beaucoup plus adaptés à un établissement comme le nôtre.

Le château est insignifiant et délabré. Il ne s'agit pas d'une demeure royale, mais plutôt comtale. Pendant une certaine période, elle fut même proposée à la vente pour la somme symbolique d'un deutschemark. Dans la mesure où aucun investisseur privé ne s'y intéressait, le Land finit par y installer un établissement de soins et de convalescence. Dans un premier temps, nous avons emménagé de manière précaire dans ce bâtiment nécessitant une rénovation urgente, animés de cette hâte soudaine précédant un retard colossal, inhérents à toutes les décisions administratives. Les travaux d'assainissement, consistant en une restauration méticuleuse, ne pourront débuter qu'au moment où les fonds de soutien financier seront attribués. D'ici là, cette enceinte possède le charme d'un château hanté, laissé à l'abandon, isolé et enchanté. Tout résidant venant de l'Ouest, comme c'est mon cas, est susceptible de s'extasier sur cette ambiance romantique, sur ces coulisses de cinéma, mais aussi sur ce passé encore bien visible qui a été apuré autant que possible chez nous ou bien rétabli de manière trop lisse ou encore totalement évacué. Tout résidant venant de l'Ouest, comme c'est mon cas, a pu tirer quelque avantage de cette situation de bouleversement profond puisque de nombreux postes vacants furent soudain proposés dans les nouveaux Länder.

Dans les régions de l'Est de ce pays, on avait coutume de transformer les châteaux disponibles, mais aussi les maisons de maître, les châteaux-forts ou les maisons de chasse comtaux en sanatoriums, hôpitaux psychiatriques, maisons de retraite, ou en prisons. Dans les régions de l'Ouest également, certains palais baroques ou bâtiments monastiques sont à présent habités par des pensionnaires, comme ces derniers sont communément qualifiés, mais c'est pour une simple raison de caractère pratique, parce qu'il faut bien caser ces gens quelque part ou bien parce qu'autrement la bâtisse en question resterait inoccupée. Dans les régions de l'Est, de telles pratiques n'ont pas seulement été mises en œuvre pour des considérations pratiques mais également par principe. Il fallait abaisser ce qui était élevé. La féodalité se devait de devenir prolétarienne, tout comme le beau était censé devenir banal, le noble largement accessible. Durant la deuxième guerre mondiale, notre château a servi d'hôpital militaire puis tour à tour d'hébergement pour les requis du travail forcé, d'entrepôt de matériel mais aussi de laboratoire

chimique. À présent, il fait partie de ces hôpitaux psychiatriques qui ont été agrandis après la chute du Mur. Pour l'instant, le nombre de patients n'a pas augmenté. On accorde cependant davantage de place aux personnes. Elles ne sont plus obligées de coucher à dix dans le même dortoir. Elles ont acquis un droit de présence dans la conscience du reste de la population. On leur accorde enfin le droit à une existence.

Les malades sont installés dans le bâtiment annexe, dans l'ancien logis des domestiques. Les fenêtres y sont grillagées, l'équipement plus modeste. Les différents espaces communs ainsi que les salles de consultation et de soin se situent dans le château à proprement parler, c'est ici également que logent les médecins, tandis que l'ancienne salle de réception a été transformée en gymnase.

Certains malades cultivent des habitudes exaspérantes ou tout au moins les adoptent quasi immédiatement après leur arrivée ici. Petit à petit, les patients ôtent le vernis du châssis des fenêtres en les grattant obsessionnellement avec leurs ongles, ou bien ils raclent tout au long de la journée le linoléum en traversant lentement et obstinément leur chambre d'un bout à l'autre en chevauchant leur chaise, cramponnés au siège. Ils réussissent en peu de mois ce que l'usure du temps mettrait des années à accomplir. Ils accélèrent ce délabrement comme si la puissance du temps s'était concentrée en eux, comme s'ils possédaient plusieurs vies à la fois, luttant entre elles pour trouver une issue à ce corps trop étroit, comme si l'énergie de la désintégration, accomplissant habituellement sa tâche perpétuelle de manière imperceptible, explosait toujours de nouveau en eux, condensée, indomptable, irraisonnée, contre norme.

À travers les vitres poussiéreuses, le soleil pénètre dans la salle à manger. Les rides marquant les visages gagnent aussitôt en profondeur, elles creusent des sillons d'ombres grisâtres pourtant peu visibles auparavant, comme si la vieillesse s'était installée durant la nuit, comme si quelque chose s'était incrusté de manière irréversible : un passé dont les corps ne parviennent pas à se débarrasser. Notre tâche consiste à traiter ce que le soleil met en évidence, cet inévitable devant lequel nous nous enfuyons dans les rêves et les fantasmagories pendant la nuit. Les patients clignent de l'œil lorsqu'un rayon de soleil les effleure, ils ferment les yeux, se baissent, détournent la tête. Notre tâche consiste précisément à travailler avec ce que la vie quotidienne couvre habituellement avec bienveillance sous une couche de nuages.

Le soleil faisant étinceler la vaisselle blanche aux parois épaisses, monsieur P. fait aussitôt glisser sa manche par-dessus la paume de sa main et commence à essuyer sa tasse aux endroits où les reflets scintillent.

Cliquetis mat provoqué par la rencontre des tasses et des soucoupes, chant acéré émis par les couverts, bruit d'assiettes s'entrechoquant.

Guérir – de quoi ? Du lever et du coucher du soleil ? De la lumière pénétrant le matin à travers les fenêtres situées à l'est, éclairant dès lors les tables, de cette lumière qui effectue sa ronde inexorable pour finalement réapparaître le soir à l'ouest, fataliste, attentive, inéluctable ? Une fois par jour, elle traverse la salle, éclaire les tables fabriquées avec ce formica particulier, spécifique de l'ancienne RDA, les chaises simples, les miroirs à moitié aveugles, accrochés entre les fenêtres et qui ont la particularité de perturber la perception pour la simple raison qu'un coup d'œil dans la même direction ouvre une perspective aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de la salle ; quelques fragments d'une haie de buis proliférant sauvagement, des bouts de pelouses négligées, des pyramides d'if rendues à l'état sauvage côtoient ainsi des éléments de dessertes, chargées d'une vaisselle institutionnelle sale, poussées par des bras avachis. Elle éclaire les peintures à l'huile somptueuses qui ne sont peut-être encore présentes que pour la simple raison qu'il est devenu difficile d'y distinguer quoi que ce soit, elles représentent des bouquets de fleurs et des corbeilles de fruits fortement brunis, des cerises aux reflets lumineux carrés, du vin considérablement noirci ainsi que du gibier mort se fondant dans l'arrière-plan de la toile.

Les tableaux au moins semblent rester immuables, nous procurant ainsi une sensation de stabilité, comme si rien n'était censé changer, comme si le présent matérialisait d'ores et déjà l'éternité, comme si le temps glissait avec un léger bruissement sur les corps à la manière d'un mince filet d'eau, comme si le temps constituait un rituel de purification pour ces corps, les conservant ainsi intacts, voire qu'il les ravivait, comme s'il ne représentait pas quelque chose qui les pénètre en permanence, qui se dépose en eux, qui les déforme, les remodèle et les dissout ; ce corps du lapin de garenne, suspendu par les pattes arrière, ce corps rond et brillant de l'orange posée entre les verres, ce corps de cuisinier, courbé et prosterné, présentant un plateau tout en penchant la tête d'un air espiègle, dans l'attente éternelle d'une reconnaissance. Comme si une telle attente correspondait à une priorité dans une époque qui forme et qui façonne le corps, l'attente d'un avenir dans lequel le corps intégrera enfin sa place adéquate, une attente de ce lieu étroit et humide où il finira par trouver la paix.

Je suis couché dans mon lit de la salle de garde. Dans le couloir, le réfrigérateur bourdonne au point de faire vibrer le sol. Ses légers soubresauts se transmettent au cadre de mon lit, ils m'électrisent, me tenant en éveil à l'instar une nuit de pleine lune. Ma lampe de chevet dont

l'abat-jour en plastique imite une toile de lin est restée allumée. Même lorsque je ne bouge pas, mon lit monastique avec sa tête de lit haute, décorée de sculptures, avec ses ressorts épais et son placage de poirier grince. L'encadrement de ce lit est verni de noir comme si je dormais dans mon propre faire-part de décès.

Ma fenêtre est ouverte. En provenance du bâtiment annexe, la télévision des malades résonne à travers le parc. Les patients ont tendance à compenser la mauvaise qualité de l'image par un volume sonore maximal. Je dispose également d'un vieux poste en noir et blanc dont la réception n'est pas optimale non plus. Il diffuse simultanément plusieurs programmes : dans celui du premier plan apparaissent et disparaissent des ombres, silhouettes, images floues. Ces figures d'arrière-plan se précisent parfois, rendant méconnaissable le reste du programme. Bien souvent, les malades s'en plaignent violemment. Nous envoyons sans cesse le jeune homme effectuant son service civil sur le toit afin qu'il déplace l'antenne pour mieux régler l'image. Ces améliorations ne sont pourtant que minimales, mais elles ont pour effet de calmer les malades un certain temps, ils ont ainsi le sentiment que l'institution prend fait et cause pour eux, qu'elle se donne du mal, que les choses bougent.

Les nuits se distinguent par leurs rêves tandis que les journées sont identiques. Rien n'a changé, c'est de nouveau la nuit. Je mets mes chaussures et enfile ma blouse de médecin par-dessus mon pyjama.

À pas feutrés, je traverse la salle à manger. Même la nuit, lorsqu'il n'y a personne, une odeur de vestes de survêtements chargées de transpiration flotte encore dans l'air. Les occupants portent beaucoup de vêtements de sport comme s'ils vivaient dans une colonie de vacances, voire dans un camp d'entraînement. Ils portent des vêtements confortables, n'entravant pas leur corps, certainement parce que leurs corps sont déjà suffisamment bridés à l'intérieur de ces murs, ils y sont pris en charge, protégés, contrôlés, se heurtant constamment aux limites d'un ordre du jour planifié par d'autres.

La salle de billard jouxte la salle à manger. Jadis boudoir de la comtesse, cette pièce est désormais équipée d'une garde-robe composée de fines tiges de métal accrochées au mur, des patères et des porte-chapeaux d'une simplicité fonctionnelle que personne n'a pourtant jamais utilisée. La salle de billard est impopulaire, puisque c'est ici que convergent les effluves des équipements sanitaires qui n'ont pas été rénovés depuis des dizaines d'années, dont les cabines sont impossibles à fermer à clef et dans lesquels les odeurs des années précédentes semblent rester emmagasinées à jamais. Si les équipements sanitaires continuent à être utilisés, la salle

de billard est au contraire soigneusement délaissée. Seul le jeune homme effectuant son service civil vient quelquefois ici pour faire rouler une bille sur le tapis ou bien s'asseoir sur la chaise à côté du yucca, dans l'unique but de fuir la compagnie des malades pendant quelques instants. Les salles communes se succèdent les unes aux autres, elles forment toutes des pièces de transit qu'il est possible de parcourir en décrivant un cercle. Je pénètre dans la salle de billard, puis la quitte pour parvenir à la bibliothèque qui ne comprend que trois maigres étagères pour une pièce entière. Des tentacules nus flottent au-dessus de ma tête. Ici, le lustre n'est pas accroché au milieu de la pièce sous la rosette de plâtre, mais il est un peu décalé de façon à mieux éclairer le coin lecture. Du cœur de la rosette, un câble passe d'abord le long du plafond, puis abaisse la suspension, décorée de gouttes de verre taillées, dans la pièce comme une méduse abyssale étincelante, une méduse dont les tentacules de verre durs se heurtent et s'entrechoquent en provoquant un cliquetis sec chaque fois que s'ouvre la porte. Il suffit d'un simple courant d'air pour mettre en mouvement ce lustre de style baroque tardif, il me procure pourtant la sensation d'un tremblement, d'une excitation muette, que chaque corps humain confine habituellement à l'intérieur de lui-même, mais que les objets de ce lieu ont la capacité d'absorber comme s'il s'agissait d'une tempête.

Je me lève au moins une fois par nuit afin de déambuler dans ces salles à l'abandon. J'allume, puis j'éteins les luminaires, je pose mes pieds avec précaution pour éviter de faire du bruit. Une inquiétude me tourmente. Comme si je devais me mettre en quête de la déliquescence qui règne dans ces salles. Une déliquescence que je suis incapable de saisir avec précision mais que j'estime pourtant être mon devoir d'appréhender depuis que je suis ici.

Le lustre de cristal de la bibliothèque est une des rares pièces de l'inventaire mobilier ayant survécu sans dommages aux guerres, aux occupations, aux pillages et autres liquidations. La collection de vases n'a été transférée ici que bien plus tardivement, puis elle fut aussitôt oubliée. Le précieux mobilier du château avec ses chaises rembourrées, ses buffets rococo, ses tables de marbre, ses armoires marquetées se trouve actuellement en Russie. Toutes les nuits, je passe en revue les pièces manquantes, cette perte me procure une impression à la fois de fadeur et de fausseté dans la mesure où elle dévalorise les objets demeurés ici. Je fais ma ronde, je retourne dans ma chambre, raccroche ma blouse sur le crochet fixé au vantail de la porte, range mes chaussures sous le lit et me recouche.

Au moment de mon emménagement, de grosses épeires diadèmes étaient installées entre les doubles fenêtres de ma chambre. Leurs toiles en forme de roue, tendues entre les châssis, étaient

d'une beauté captivante, d'une régularité en filigrane, à l'instar de la porcelaine très fine du cabinet chinois. J'osais à peine bouger et restais comme pétrifié sur le seuil de la porte, ma valise encore à la main, tandis que l'infirmière qui m'accompagnait avançait avec énergie, ouvrait les fenêtres sans plus de formalité, attrapant une araignée après l'autre dans le creux de sa main et la jetait dehors avec précaution. Certaines d'entre elles, prises de panique, couraient du rebord de la fenêtre à l'intérieur de la pièce, mais l'infirmière les rattrapa aussitôt. À l'aide d'une balayette, elle entreprit ensuite de dégager les toiles, me faisant presque regretter le magnifique travail de ces créatures. Depuis lors, elles ont entrepris de renouveler leur ouvrage, bien qu'il ne soit pas aussi impressionnant que celui du départ, me permettant ainsi d'ouvrir une fenêtre. Je continue de les observer dans l'autre. Elles travaillent la nuit.

Une odeur de champignon flotte constamment dans l'air. Jusqu'à présent, l'arrachage du papier peint dans le but de contrôler si des moisissures ont pu se développer en-dessous a été évité. Il est impossible de procéder tout simplement à son remplacement, il faudrait l'enlever, puis le faire restaurer. Cette odeur de champignon se transforme en goût de moisi dans la bouche, me procurant ainsi l'impression que le château est en train de se décomposer dans ma cavité buccale. Comme s'il tombait d'autant plus facilement en ruine à mesure que je l'évoque, ce plâtre qui continue de pleuvoir, ces lambeaux de soleil, cette poudre de stuc. La nuit, je grince des dents. Je dors mal.

Dehors, le soleil se lève, se couche. À l'intérieur du château, les couronnes et les cercles continuent à se délabrer. Les rosettes en plâtre disparaissent, la fresque Aurora du plafond se décompose, l'herbe s'incruste dans les allées du parc aménagées en forme de rayons. Dehors, le soleil se lève, se couche, alors qu'aucune de nos imitations n'est pérenne. Soleils naufragés, soleils déclinés, partout dans le château s'accumulent ces restes profanes, soleils assombris de bois de tilleul enchâssés de gris au-dessus des entrées de la salle à manger, poignées de porte autrefois dorées, maintenant dépolies, soleils abîmés, soleils aveugles, mais en tout premier lieu ces copies de soleil oxydées dans la chapelle moisie de l'institution. Elles entourent la chaire, elles sont pour ainsi dire noircies par la suie ambiante, par la respiration humide qui se pose sur toute cette splendeur comme une couche humaine sombre, atténuant son feu, l'assombrissant tant et si bien qu'un œil sain peut s'y plonger sans pour autant subir de dégâts, certainement même sans en être irrité.

Navires de soleil, bribes de soleil, soleils baroques. Leurs rayons désormais filtrés, ces rayons d'ombre, entourent l'autel en perçant d'imaginaires nuages ; ils ont attiré à leur surface la

poussière qui généralement danse en eux, s'en sont recouverts ; un camouflage gris et souple dans l'unique but de s'ajuster autant que possible au profane.

Dehors, le soleil se lève, se couche. Où est dehors, me demandé-je lorsque je quitte l'enceinte, fatigué au terme de mon service. Sur le fronton du châtelet d'entrée, un œil de pierre divin surveille de son triangle mes entrées et sorties.

Bien souvent, je ne sais pas avec précision si je séjourne ici en tant que médecin ou en tant que malade. (Je présume cependant que c'est le cas de tout le monde ici.) Les différences s'atténuent alors qu'on est forcé de constater que seul le statut qu'une personne occupe, le pouvoir dont elle dispose, est capable de faire émerger l'image d'une personnalité consolidée et que c'est uniquement grâce à une providence mystérieuse que c'est précisément moi qui porte la blouse blanche et non pas les autres.

Mon récit part du point de vue du soleil. Œil clairvoyant et omniprésent du médecin. Position d'éloignement, vue d'ensemble. J'éclaire les choses de mon attention régulière. Et pourtant, au moins la moitié m'en échappe, la face nocturne, les zones couvertes d'ombre. Pourtant, le plus intéressant réside dans cette moitié qui demeure dans l'obscurité. Le soleil n'éclaire que la surface. Ce qu'il voit n'est pas forcément le plus décisif, n'est pas l'essentiel. Ni ce qui fait progresser un récit : le fait que les corps se mêlent, qu'une intimité se crée, qu'il y ait anéantissement, amour et haine.

Un narrateur à l'image du soleil, doté d'un physique rondouillard, nanti d'un état d'esprit soleilleux, s'autorisant le cas échéant à se servir également d'un éclairage artificiel, à procéder avec l'aide de réverbères, de lampes de poche, de phares, un narrateur visant la radioscopie, mais qui doit cependant veiller à ne point perdre de vue l'objet de son intérêt. Quiconque éclaire nuitamment les buissons y débusque les animaux en leur faisant miroiter le jour, il ne parviendra néanmoins jamais à les coincer pendant leur sommeil. L'ombre ne peut être qu'extrapolée. L'ombre réside là où mon regard ne se dirige pas. Je connais pourtant son existence, car la lumière naît de l'obscurité.